

Karl Marx, *Le capital* (1867). Le travail est l'expression de l'essence de l'homme.

Le travail est de prime abord un acte qui se passe entre l'homme et la nature. L'homme y joue lui-même vis-à-vis de la nature le rôle d'une puissance naturelle. Les forces dont son corps est doué, bras et jambes, tête et mains, il les met en mouvement, afin de s'assimiler des matières en leur donnant une forme utile à sa vie. **En même temps qu'il agit par ce mouvement sur la nature extérieure et la modifie, il modifie sa propre nature, et développe les facultés qui y sommeillent.** Nous ne nous arrêterons pas à cet état primordial du travail où il n'a pas encore dépouillé son mode purement instinctif. Notre point de départ c'est **le travail sous une forme qui appartient exclusivement à l'homme.** Une araignée fait des opérations qui ressemblent à celles du tisserand, et l'abeille confond par la structure de ses cellules de cire l'habileté de plus d'un architecte. Mais **ce qui distingue dès l'abord le plus mauvais architecte de l'abeille la plus experte, c'est qu'il a construit la cellule dans sa tête avant de la construire dans la ruche.** Le résultat auquel le travail aboutit, préexiste idéalement dans l'imagination du travailleur. Ce n'est pas qu'il opère seulement un changement de forme dans les matières naturelles ; il y réalise du même coup son propre but dont il a conscience, qui détermine comme loi son mode d'action, et auquel il doit subordonner sa volonté.

Adam Smith, *Recherche sur la nature et les causes de la richesse des nations* (1776).

1 - Il y a une sorte de travail qui ajoute à la valeur de l'objet sur lequel il s'exerce ; il y en a un autre qui n'a pas le même effet. Le premier produisant une valeur, peut être appelé travail productif, le dernier, travail non productif. Ainsi le travail d'un ouvrier de manufacture ajoute, en général, à la valeur de la matière sur laquelle travaille cet ouvrier, la valeur de sa subsistance et du profit de son maître. Le travail d'un domestique, au contraire, n'ajoute à la valeur de rien. Quoique le premier reçoive des salaires que son maître lui avance, il ne lui coûte, dans le fait, aucune dépense, la valeur de ces salaires se retrouvant en général avec un profit de plus dans l'augmentation de valeur du sujet auquel ce travail a été appliqué. Mais la subsistance consommée par le domestique ne se trouve nulle part. Un particulier s'enrichit à employer une multitude d'ouvriers fabricants ; il s'appauvrit à entretenir une multitude de domestiques. (...) Le travail de quelques-unes des classes les plus respectables de la société, de même que celui des domestiques, ne produit aucune valeur, il ne se fixe ni ne se réalise sur aucun objet ou chose qui puisse se vendre, qui subsiste après la cessation du travail et qui puisse servir à procurer par la suite une pareille quantité de

travail. Le souverain, par exemple, ainsi que tous les autres magistrats civils et militaires qui servent sous lui, toute l'armée, toute la flotte, sont autant de travailleurs non productifs. Ils sont les serviteurs de l'État, et ils sont entretenus avec une partie du produit annuel de l'industrie d'autrui. Leur service, tout honorable, tout utile, tout nécessaire qu'il est, ne produit rien avec quoi on puisse ensuite se procurer une pareille quantité de service. (...) Quelques-unes des professions les plus graves et les plus importantes, quelques-unes des plus frivoles, doivent être rangées dans cette même classe : les ecclésiastiques, les gens de loi, les médecins et les gens de lettres de toute espèce, ainsi que les comédiens, les farceurs, les musiciens, les chanteurs, les danseurs d'Opéra, etc.

2 - Dans presque toutes les espèces d'animaux, chaque individu, quand il est parvenu à sa pleine croissance est tout à fait indépendant et tant qu'il reste dans son état naturel, il peut se passer de l'aide de tout autre créature vivante. Mais **l'homme a presque continuellement besoin du secours de ses semblables, et c'est en vain qu'il l'attendrait de leur seule bienveillance.** Il sera bien plus sûr de réussir, s'il s'adresse à leur intérêt personnel et s'il leur persuade que leur propre avantage leur commande de faire ce qu'il souhaite d'eux. C'est ce que fait celui qui propose à un autre un marché quelconque ; le sens de sa proposition est ceci : "Donnez-moi ce dont j'ai besoin, et vous aurez de moi ce dont vous avez besoin vous-mêmes", et la plus grande partie de ces bons offices qui nous sont nécessaires s'obtiennent de cette façon. **Ce n'est pas de la bienveillance du boucher, du marchand de bière et du boulanger, que nous attendons notre dîner, mais bien du soin qu'ils apportent à leurs intérêts.** Nous ne nous adressons pas à leur humanité, mais à leur intérêt ; et ce n'est jamais de nos besoins que nous leur parlons, c'est toujours de leur avantage.

John Stuart Mill, *Principes d'économie politique.*

L'erreur commune des socialistes est de ne pas tenir compte de la paresse naturelle aux hommes, de leur tendance à la vie passive, à se faire les esclaves de la coutume et à persister indéfiniment dans une voie déterminée. Que l'homme obtienne une situation qu'il estime tolérable ; ce qu'on doit craindre, c'est de le voir aussitôt tomber dans la stagnation ; de voir cesser tout effort vers le progrès ; de voir toutes les facultés humaines se rouiller au point de perdre même la vigueur nécessaire pour ne pas reculer. La concurrence peut ne pas être le stimulant le plus honnête que l'on puisse concevoir mais c'est un stimulant indispensable. (...) Au lieu de considérer, comme la plupart des socialistes, la concurrence comme un principe funeste et antisocial, je vois que, dans l'état actuel de la société et de l'industrie, tout ce qui la limite est un mal et tout ce qui l'étend, fût-ce même aux dépens du bien-être temporaire d'une classe de travailleurs, est un bien en définitive. La protection contre la concurrence est une

protection en faveur de l'oisiveté, de l'inaction intellectuelle ; une dispense de l'obligation d'être aussi intelligent et aussi laborieux que les autres hommes.

Emmanuel Kant, *Réflexions sur l'éducation*.

Il est de la plus haute importance que les enfants apprennent à travailler. L'homme est le seul animal qui doit travailler. [...] La question de savoir si le Ciel n'aurait pas pris soin de nous avec plus de bienveillance en nous offrant toutes les choses déjà préparées de telle sorte que nous ne serions pas obligés de travailler doit assurément recevoir une réponse négative : l'homme, en effet, a besoin d'occupations, et même de celles qui supposent une certaine contrainte. C'est donc une idée fautive que de s'imaginer que si Adam et Eve étaient demeurés au Paradis, ils n'auraient rien fait d'autre que d'être assis ensemble, à chanter des chants d'Arcadie et contempler la beauté de la nature. L'ennui les eût torturés tout autant que les autres Hommes dans une situation semblable.

Charles Péguy, *L'argent – L'amour du travail bien fait*.

Ces ouvriers ne servaient pas. Ils travaillaient. Ils avaient un honneur, absolu, comme c'est le propre d'un honneur. Il fallait qu'un bâton de chaise fût bien fait. C'était entendu. C'était un primat. Il ne fallait pas qu'il fût bien fait pour le salaire ou moyennant le salaire. Il ne fallait pas qu'il fût bien fait pour le patron ni pour les connaisseurs ni pour les clients du patron. **Il fallait qu'il fût bien fait lui-même, en lui-même, pour lui-même, dans son être même.** Une tradition, venue, montée du plus profond de la race, une histoire, un absolu, un honneur voulait que ce bâton de chaise fût bien fait. **Toute partie, dans la chaise, qui ne se voyait pas, était exactement aussi parfaitement faite que ce qu'on voyait.** C'est le principe même des cathédrales. Et encore c'est moi qui en cherche si long, moi dégénéré. Pour eux, chez eux, il n'y avait pas l'ombre d'une réflexion. Le travail était là. On travaillait bien.